

# Le déclin de la scolastique

par C. FREINET

Le problème de l'Ecole va se resserrant à mesure que se dégrade la notion même de culture.

On admettait naguère que l'éducation avait pour fonction de former l'homme : un homme moral, un travailleur honnête, courageux, capable d'être tout à la fois un compagnon généreux et un bon citoyen. On s'efforçait de le préparer à son destin par des méthodes que nous disons scolastiques, par des leçons et des devoirs, mais d'où n'était jamais exclue la part du maître, l'exemple d'un éducateur conscient de son rôle, ayant foi en sa fonction, en son sacerdoce, disait-on alors.

*Un enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne*, chantait Victor Hugo.

Et ces éducateurs parvenaient, en effet, dans une mesure non négligeable, à former l'homme. La preuve en fut donnée par l'incontestable élan patriotique qui souleva le peuple, en août 1914, lorsqu'il s'agissait de *chasser l'envahisseur*.

Cet élan patriotique était l'œuvre des instituteurs. Ils pouvaient se tromper. Ils n'avaient pas démissionné.



Nous allons, aujourd'hui, dans une direction radicalement opposée : la foi n'y est plus ; on ne voit plus de but valable à l'effort éducatif. Nous assistons à une évolution, à une mutation des valeurs qui nous déroutent et nous découragent. On ne fait plus de leçons de morale, parce que la morale qu'il nous faudrait enseigner reste peut-être la morale de l'école mais elle n'est plus la morale du milieu dans lequel nous vivons.

Nous ne savons pas davantage ce que nous devrions enseigner à nos enfants au point de vue civique : la liberté ? Il n'en restera bientôt même plus un minimum vital. La démocratie ? Elle n'est qu'un mot. Le respect des institutions ? Elles sont plus que jamais branlantes. La justice ? Elle se matérialise désormais par des coups de revolvers et le plastic ?

Le français ? On nous oblige à l'étude systématique des règles et on exige une orthographe dont nous n'avons que faire, sinon pour des examens anachroniques.

Le calcul ? L'Ecole compte encore sur les doigts, alors que machines à calculer et I.B.M. réalisent des vitesses électroniques.

Les sciences ? On nous enseigne des mots qui se placent en écran entre nos connaissances et les rêves qui sont en train de devenir réalités.

Dans toutes les disciplines, il y a désormais maldonne. Toute la mécanique est dérégulée, et les vieux principes ont fait la preuve de leur inadaptation aux problèmes impératifs d'un monde qui naît. Il nous faut trouver de nouvelles raisons de vivre et de lutter.

Nous n'oublions certes pas que le milieu, le climat politique et social, l'exploitation dont la masse des enfants sont les premières victimes, le triomphe dans la vie du vol, du mensonge, de l'individualisme forcené, faussent d'une façon souvent décisive les efforts généreux des éducateurs de tous ordres. Et il est exact qu'une remise en ordre sociale modifierait profondément le climat éducatif et culturel. Mais cette remise en ordre ne se fera pas seule, de l'extérieur. Elle sera le résultat d'un esprit nouveau que nous devons préparer par une rénovation radicale des principes mêmes de notre conception de la vie et de la culture.

Jules Payot, qui fut, au début du siècle, non seulement Inspecteur général et recteur mais aussi moraliste et penseur, auteur notamment de *l'Education de la volonté*, a écrit, en 1937, un livre prophétique : *La faillite de l'Enseignement* (Alcan, éd.) que nous citerons longuement au cours de cette étude, car nous estimons ses témoignages irrécusables en la matière.

« Notre enseignement, écrit Jules Payot, malgré le dévouement et la valeur de nos professeurs, aboutit à la faillite parce que le système est d'une absurdité invraisemblable.

« Cette absurdité est la conséquence d'une conception erronée de la culture et, comme le remarque Auguste Comte, de la confusion moderne entre l'intelligence et l'instruction... Nos élèves sont comme ces touristes qui visitent tous les tableaux des musées d'Italie, et dans les souvenirs desquels il ne reste qu'une impression d'étourdissement et de fatigue... »

Essayons de creuser quelque peu le problème jusqu'à l'origine de cette confusion entre l'intelligence et l'instruction, cause de tous les maux.

C'est tout le processus d'apprentissage et de culture qui est aujourd'hui à reconsidérer. Nous avons essayé d'indiquer les bases expérimentales de cette reconsidération dans notre livre : *Essai de psychologie sensible appliquée à l'éducation* (1).

Il ne s'agit nullement, d'ailleurs, d'une innovation, mais plutôt d'un retour au naturel et au bon sens, dont la scolastique nous a fait perdre jusqu'à la notion originelle.

L'instruction et l'éducation ne datent pas de l'institution des écoles. Avant elles, et à côté d'elles, il y a toujours eu une formation qui s'est faite, parfois d'une manière exemplaire, à même la vie et le travail. Et aujourd'hui encore, ceux qu'on dit autodidactes parce que, malgré l'école et parfois contre elle, ils se sont élevés avec maîtrise vers les voies difficiles de la culture, occupent une place honorable dans la littérature, dans l'art, dans les inventions techniques, en médecine et en sciences.

Mais il y a eu le phénomène *école* qui a été, avant la lettre, comme une vaste entreprise internationale de défense des brevets de découverte et d'invention.

L'Écrivain public qui, au coin d'une rue, rédigeait les lettres des passants illettrés, ne vivait et ne prospérait que si les écrivains étaient rares, et donc précieux. Le jour où l'instruction s'est généralisée, ces écrivains ont disparu. Le brevet, tombé dans le domaine public, était désormais sans valeur.

Alors, pour retarder cette échéance, les écrivains publics n'ont pas risqué de montrer généreusement à leurs congénères comment ils pouvaient naturellement, apprendre eux aussi à lire et à écrire. Au contraire, ils ont compliqué à plaisir leur technique avec une surabondance de pleins et de déliés, de

---

(1) Editions de l'Ecole Moderne, Cannes.

boucles et de majuscules, qu'un étudiant ne pouvait effectivement dominer qu'après un long apprentissage. Ils se sont bien gardés de révéler qu'on peut écrire comme on parle, ce qui serait trop simple, et à la portée de tout le monde. Il a fallu alors inventer des règles et des lois, une orthographe et des accords, qui n'ajoutent rien à la compréhension, mais en compliquent à point nommé les données.

Et comme la rédaction et l'écriture ainsi comprises devenaient difficiles et délicates, on a créé des écoles pour l'étude de ces règles inutiles, des écoles où, comble de l'astuce, on enseignait le français en grec ou en latin. Et pendant des siècles, les élèves privilégiés qui avaient ainsi étudié le latin et le grec n'écrivaient pas mieux le français que la masse des étudiants, mais ils bénéficiaient d'une sorte de brevet, conquis à grand-peine, ou parfois simplement par l'argent, mais qui leur conférait des privilèges, dans une société où les brevetés tenaient jalousement leurs places.

Il en a été de même en philosophie.

Il y a eu des philosophes avant l'institution des écoles de philosophie, et il en reste encore d'honorables en dehors de ceux que nous forment les facultés. Il y a une philosophie naturelle, fondée sur les éléments de vie qui règle, à même la vie, les rapports des individus entre eux, et des individus avec le milieu ; ce mot de milieu étant pris dans son sens large, allant jusqu'à l'humanisme et à la spiritualité.

Mais cette philosophie aurait été trop simple. Son enseignement aurait risqué de former une masse de philosophes populaires. pourrions-nous dire, sans autre privilège que celui de se conduire en philosophes, pour l'évolution d'une culture d'enrichissement et de spiritualisation des individus à éduquer.

Cela demandait une loyauté et une générosité qui, dans tous les temps, n'ont jamais été que le lot d'une élite, fort peu considérée en définitive.

Et cette élite a été fort peu considérée parce qu'elle s'est sans cesse affrontée à la fraction des brevetés, et que la philosophie officielle doit nourrir son homme, et grassement, puisqu'elle est privilège.

Alors, les philosophes ont procédé comme les écrivains publics : ils ont, consciemment ou non, compliqué les choses, établi des règles et des lois créés des mots nouveaux derrière lesquels ils plaçaient arbitrairement des théories absconses que seuls quelques initiés pouvaient comprendre. La Faculté était créée. Pour se rendre plus imposante, elle a délivré de vrais brevets qu'il fallait acquérir, non pas en devenant philosophes, mais en apprenant des mots et en discutant, en grec, en latin ou en français, des grands principes de la Confrérie.

Pour si paradoxal que cela paraisse, notre époque, à tendance démocratique, ne parvient pas à se dégager de l'emprise de la Confrérie. Le peuple n'a pas encore su jeter les bases de sa philosophie ; il vise à entrer dans la Confrérie existante, ce qui suppose non point une culture mais une initiation aux enseignements et aux règles de la Confrérie. Et cette initiation ne saurait s'accommoder de discussions et de critiques des principes établis, ni de modernisation. Et c'est pourquoi examens et brevets restent ce qu'ils étaient il y a cent ans et plus : des épreuves d'initiation.

Nous parlons ainsi, dira-t-on, parce que nous ne sommes pas de la Confrérie et que nous sommes, de ce fait, rejetés en permanence par les initiés. Nous parlons ainsi non pas par un quelconque dépit, mais par la conscience que nous avons qu'une injustice s'est créée et persiste, du fait de l'existence de

ces deux mondes dans le domaine de la culture : ceux qui sont de la Confrérie parce qu'ils ont pu en franchir les barrières, et les autres dont quelques-uns au moins pourraient hausser leur pensée et leur philosophie jusqu'aux plus hauts sommets de la connaissance, s'ils n'en étaient éternellement rejetés par ceux qui détiennent le prestige et l'autorité.

Pour faire le barrage entre les deux mondes, on a, dans tous les domaines, en philosophie, comme en mathématiques ou en sciences, institué des épreuves qui ne peuvent donc être que des épreuves de connaissances. On ne demande pas aux candidats d'inventer, de créer, ni même de comprendre. On les en juge incapables puisque c'est l'initiation qui leur donnera cette capacité. On leur demande d'apprendre ce que les grands maîtres ont établi et institué comme les tables d'une religion. Ainsi se constitue, se consolide et se perpétue ce que nous appelons la scolastique, une technique de travail qui ne vise point à former l'homme mais à remplir les mémoires de pensées et de mots qui leur sont étrangers et qui s'imposent ensuite comme éléments majeurs de culture.

Je sais bien : la grande masse des intellectuels qui ont été élevés dans la Confrérie, et qui y font carrière, vont crier au parti-pris primaire et à une méconnaissance dangereuse des données mêmes de la culture. « Comment, je suis agrégé, je professe depuis des années avec l'approbation de mes chefs et des parents d'élèves, et vous prétendez que je suis dans une fausse voie ! C'est intolérable ! » (1)

Et si, pourtant, la Confrérie se trompait ? Si les règles, les principes et les théories, si les valeurs et les raisonnements établis dans le cadre de la Confrérie n'étaient plus valables dans la vie ? Si d'autres normes étaient à trouver et à expérimenter ? Si nous devions, pour sortir de l'impasse, nous orienter vers une nouvelle culture ?

Il ne s'agit certes pas de nier tout apport de la scolastique, ni de méconnaître l'éminente valeur des hommes qui ont été encastés dans le mécanisme, et qui, en bien des cas, ont tenté, pas toujours sans succès, d'en renverser la marche ; ni de sous-estimer la valeur de l'exercice intellectuel que constitue, à un certain degré, la pratique de cette scolastique.

Nous disons seulement que cette scolastique est aujourd'hui condamnée parce qu'elle gêne la vie au lieu de l'exalter, parce qu'elle met l'accent sur les mots et les formules et non sur la compréhension intelligente ; et surtout que la technique de travail qu'elle suppose n'est pas conforme aux lois de la nature et, de ce fait, déforme les individus au lieu de les fortifier.

Auguste Comte remarquait déjà que « la chose la plus terrible qui puisse arriver à l'esprit de l'homme est le sentiment de contradiction aux lois qui lui sont naturelles ».

Voici, parmi tant d'autres, quelques jugements qui sont condamnation, de l'éminent universitaire que fut Jules Payot, et que nous nous excusons de citer si longuement lorsqu'il s'agit de faillite d'un enseignement :

*« Un élève, devenu un haut fonctionnaire de l'enseignement, m'écrivait l'impression pénible des premiers jours à l'École de la rue d'Ulm : « Chaque maître a consacré ses premières leçons à nous donner des bibliographies : philosophie grecque, latine, histoire ancienne, littératures grecques, latines, françaises, dont chacune représentait un effort colossal durant les trois années*

---

(1) Jules Payot, livre cité.

qui nous séparent de l'agrégation. » Ces pratiques sont le fait d'érudits pédants qui ne savent rien des jeunes gens qui leur sont confiés.

D'ailleurs, c'est au concours d'entrée auquel se destine l'élite de nos grands lycées qu'on peut juger des méthodes de l'enseignement secondaire.

Le rapport sur le concours de 1920 est attristant, et l'on me dit que les choses se sont aggravées depuis.

Ces jeunes gens, répétons-le, sont la fleur des classes de lettres des lycées de Paris, qui écrèment les meilleurs éléments des lycées de province. Or, ils ne savent pas lire un texte. Les versions latines contiennent beaucoup de contresens. Les impropriétés qui prouvent qu'on ignore la langue ont pullulé. En composition française, ils n'ont saisi ni l'unité ni la marche, ni la portée d'un texte de Montaigne. Ils n'ont su s'affranchir des manuels. A l'oral, ils paraphrasent le texte sans en faire comprendre l'intérêt ni la beauté. En philosophie, on constate la servilité passive des esprits...

Dans un autre concours à la même école, M. Bouglé signale, dans quarante-deux compositions, le vide, l'incohérence, la sottise, l'incorrection, la débilité de pensée, l'absence de logique, la vulgarité des sentiments et de l'expression. Il y a 30 fautes d'orthographe dans l'une d'elles.

N'est-ce pas effroyable ! » (1)

Nous ne croyons pas, hélas ! que les choses se soient améliorées, au contraire. Pour le degré primaire, la pratique des manuels, aggravée depuis un an par la circulaire du *Par Cœur*, aboutit aux mêmes résultats désastreux pour tout ce qui concerne une amorce de culture.

De telles tares, dont il nous serait facile d'apporter tant d'autres exemples cueillis au hasard des revues de tous degrés et dans les revendications du personnel enseignant, condamnent définitivement une telle technique de travail.

Encore faut-il être en mesure de la remplacer par une autre technique de travail plus efficiente et donnant plus de garanties culturelles et sociales.

\*  
\*\*

La présentation d'une nouvelle technique, basée sur des principes naturels non scolastiques, serait facile si nous ne nous heurtions à une conjonction de jugements totalement faussés par la Confrérie et entretenus, dans la masse du peuple, par le prestige social et politique que lui vaut sa suprématie étatiste.

Ne semble-t-il pas que tous les hommes de bon sens, que les intellectuels habitués à réfléchir et à discuter pour peser, au moins apparemment, les divers arguments ; que les éducateurs de tous degrés devraient être sensibles aux arguments suivants, qui sont des arguments naturels et de bon sens :

1° La scolastique a fondé son enseignement et sa culture sur la croyance en un certain nombre de données soit-disant scientifiques du comportement humain :

- L'individu ne sait rien ;
- Il faut donc lui apprendre ce qu'il doit savoir ;
- Cette fonction d'enseigner ne saurait évidemment être dévolue qu'à ceux qui ont appris, qui sont initiés aux enseignements de leurs maîtres ;

---

(1) Jules Payot, livre cité.

- Celui qui enseigne — et c'était déjà valable du temps de Montaigne — a tendance à entonner dans l'intelligence des enfants, parce que c'est, en définitive, le seul procédé valable et pratique pour qui doit seulement transvaser des connaissances de l'esprit de l'enseignant dans celui de l'enseigné ;
- De là à croire que, dans la vie, les choses se passent ainsi, il n'y a qu'un pas. Et c'est par ce pas que la philosophie scolastique a troublé le comportement des adultes en leur faisant croire que telle est la voie souveraine.

2° La scolastique s'est lancée ainsi dans une erreur monumentale, qu'a obstinément masquée l'autorité de la Confrérie.

Dans la vie, le processus scolastique n'est jamais valable, et ceux qui y ont recours commettent des erreurs de base que la vie sanctionne inévitablement.

« *C'est la mobilité même du monde futur, écrit la revue Prospective (fondation Gaston Berger) qui contredit l'un des fondements de l'Ecole actuelle, la possession d'une vérité que l'on transmet. Réviser cette attitude de base, la remplacer — partout — par une attitude de recherche sans cependant tomber dans l'excès inverse qui supprimerait le souci de la précision et de la rigueur, représente un bouleversement nécessaire et urgent, même s'il est difficile.* »

Il faudrait tout un livre pour montrer que le comportement des individus n'opère jamais selon des règles apprises mais par le tâtonnement expérimental qui est la grande loi souveraine et universelle de la vie.

Vous croyez que le mécanicien oriente sa réparation selon les éléments qu'on lui a enseignés ou dont il a vu la description dans un livre. Voyez-le au travail : il expérimente, il tâtonne, nettoie les bougies, démonte le carburateur, vérifie l'allumage, essaie les diverses solutions possibles jusqu'à ce que jaillisse l'étincelle. Seuls les apprentis opèrent parfois avec dogmatisme, comme on a opéré avec eux ; ils ne tâtonnent pas ; ils agissent d'autorité et commettraient les pires erreurs si les vieux mécaniciens ne corrigeaient leur prétentions selon leur longue expérience.

Méfiez-vous de même du médecin ou du chirurgien qui, frais émoulus de la Faculté, voudraient intervenir d'autorité, selon ce qu'on leur a enseigné. Ils corrigeront bien vite les insuffisances de leur formation par leur nécessaire tâtonnement expérimental : ils palpent ici, auscultent là, font une prise de sang, examinent à la radio jusqu'à se résoudre à une pratique qui comporte encore ses aléas. L'éducateur ne saurait agir autrement que par tâtonnement expérimental. Aucune donnée d'un manuel ou d'un livre de pédagogie, aucune leçon de professeur ne vous permettra de mettre au point le bloc vivant adéquat que vous encastrez dans le système de penser et d'agir de vos enfants.

Vous expérimenterez en permanence, et ce sont les expériences réussies, répétées et passées dans l'automatisme, répercutées coopérativement, qui constitueront un jour la méthode sur laquelle vous pourrez vous appuyer pour la réalisation d'une éducation moderne.

3° Il en résulte que le système des devoirs et des leçons, et donc de l'emploi des manuels, devrait être reconsidéré.

Dans tous les domaines, nous partirons, non de pensées et de connaissances adultes qui nous sont étrangères, mais de notre propre vie et de notre expérience.

C'est cette expérience qu'il nous faut prévoir et organiser. Cela ne signifie point que nous devons refaire toute l'expérience de l'humanité, mais qu'il ne

faudra tenir comme définitivement intégré à notre être que ce qui sera passé par l'étamine de notre entendement.

La vie est, et doit être, une permanente expérience, un nécessaire ajustement de nos gestes, de nos actes, de nos découvertes et de nos pensées au milieu dans lequel nous nous trouvons. Ce processus est parfaitement conforme aux processus divers de notre être : respiration, circulation, alimentation, déplacement, instruction. Lui seul nous permet de retrouver l'efficacité d'une culture.

Mais c'est un processus, dira-t-on, beaucoup trop lent et qui ne saurait s'accommoder de notre époque trépidante. Cette opinion sous-estime les possibilités infinies d'adaptation de notre être aux enseignements permanents de notre tâtonnement expérimental. Cette adaptation se fait non par degrés, pas à pas, comme on a coutume à l'Ecole de graduer et de mesurer les acquisitions jugées indispensables.

Or, il y a deux qualités de notre être que la scolastique ignore systématiquement ou dont elle ne sait pas, du moins, exploiter l'éminence.

a) *Un des éléments majeurs du tâtonnement expérimental est la perméabilité à l'expérience.*

Il est des individus peu intelligents, dont les gestes sont difficilement coordonnés par un système nerveux rudimentaire, et qui ont besoin de répéter dix fois, cent fois, le même geste avant de se l'être approprié en le faisant passer dans leur automatisme. Ils n'avancent que pas à pas, marche à marche, répétant longtemps pour assurer leur échafaudage. Il est d'ailleurs inutile, et dangereux de passer outre à ce lent tâtonnement car l'échafaudage de la vie en resterait branlant et sans assise.

Mais il est des individus chez qui l'expérience porte comme dans un éclair. Que dis-je ? L'individu la devine, la sent, à la seconde même où elle se produit, de sorte que, en un clin d'œil, des imprégnations excessivement complexes peuvent se produire dans son organisme mental qu'elles préparent ainsi à l'acte conséquent.

Il y a eu tâtonnement expérimental électronique.

Si l'individu était formé par la scolastique, il aurait désappris ce processus ultra-rapide dont on lui aurait recommandé de se méfier parce qu'il est difficilement mesurable. Alors se déclencherait un autre genre de processus : ses aptitudes nerveuses et intellectuelles lui auraient permis d'enregistrer, comme sur une mémoire d'I.B.M. des mots, des nombres, des données, des connaissances, des théories, des thèses qui lui auraient été enseignés ex-cathedra par la scolastique. A la demande il déclencherait le mécanisme électronique qui, mécaniquement, apporterait la réponse.

Seulement cette réponse, de par son origine, s'inscrirait obligatoirement dans le cadre de la confrérie scolastique ; elle serait exclusivement fonction de ce que lui aurait apporté cette confrérie. La réponse qu'il en aurait serait peut-être sûre et brillante, et apparemment juste dans le milieu scolastique. Elle ne serait pas forcément juste dans le milieu vivant.

C'est ce qui explique que tant d'intellectuels ne soient pas dans la vie ; que leurs trouvailles, leurs réponses, leurs constructions s'adaptent si mal aux nécessités de cette vie. Ce qui explique aussi que le milieu scolastique soit si peu sensible au décalage actuel entre l'Ecole et la Vie. L'Ecole fonctionne en milieu artificiel et fermé, et dogmatique. Elle est d'ailleurs satisfaite d'elle-même et peu encline à changer, tant du moins que les masses d'adolescents se bousculent à ses portes pour y recueillir ses enseignements.

Si par contre, l'individu est formé au tâtonnement expérimental, il aura tendance à ne rien accepter dans son mécanisme de vie dont il n'ait éprouvé

expérimentalement la valeur et la portée. Il ne croit rien qu'il n'ait mesuré lui-même, lentement ou électroniquement, comme juste. Il ne se laisse point télécommander mais passe toujours au crible de son expérience et de sa vie les impressions extérieures qu'il veut intégrer à son comportement.

b) *Non, la compréhension et l'appropriation ne résultent jamais d'une démonstration, si éloquente soit-elle, mais de processus internes, encore mal connus, qui jaillissent en synthèse d'un ensemble d'expériences.*

Ce n'est pas avec des mots juxtaposés, même s'ils sont brillamment polis qu'on écrit un beau texte ou un poème. Il y faut voir un cheminement profond qui ne vient pas de l'extérieur, mais part au contraire de l'intimité de l'être, par une série de tâtonnements subtils, vers la forme définitive qui exprime, abstraitement parfois, ce qu'on a à dire. Ce n'est pas sur la base de notions étudiées d'avance sur le mariage ou le contraste des couleurs, mais bien par une suite subtile de tâtonnements eux-mêmes complexes que se prépare la réalisation de l'œuvre d'art.

Il en sera de même en calcul : la méthode scolastique, qui part des nombres, des définitions ou des opérations ne conduit qu'à un automatisme qui est un défaut dès que la vie en complique tant soit peu les données. Nombres et opérations viennent du dehors, et c'est du dedans de la vie même de l'enfant que partiront les hypothèses, les comparaisons, les calculs qui seront la réponse complexe aux problèmes posés.

Dans ce domaine, plus que dans d'autres encore, tout est électronique. Vous lisez et relisez un problème difficile, vous écoutez les explications, mais c'est comme si les circuits étaient fermés et vains tous les efforts. Et brusquement, dans un éclair, la compréhension, la résolution illuminent tout votre être. Vous avez compris, et tout le reste s'éclaire.

Seulement, et c'est sur ce point qu'il nous faut insister, le chemin de la connaissance extérieure, des nombres et des mesures mécaniques, des leçons, des manuels et du par-cœur, ne conduisent que très rarement à cette illumination qui en est au contraire obstruée. Pendant que vous faites les opérations, le circuit électronique est fermé. C'est le contraire qu'il faut pratiquer. Il faut faire jaillir l'éclair qui illumine le problème — qu'il soit mathématique, scientifique, artistique, historique ou social — excite, motive, rend nécessaires les calculs précis qui s'incorporent alors au circuit. La preuve que nous voyons juste c'est que la vie scolastique, l'enregistrement fidèle des connaissances et des mécanismes peuvent être menés par des machines, mais que les machines n'ont pas encore fait jaillir l'étincelle de compréhension, de jugement et d'intelligence qui reste le noble apanage de l'homme.

Je crois que l'absence presque totale de sens mathématique des élèves actuels est due au fait que la scolastique en plaçant les nombres et les opérations à la base de ses méthodes a gêné, et parfois éliminé les circuits électroniques qui ne fonctionnent plus du tout. Alors, nos candidats au C.E.P.E. font des opérations correctes, combinent comme ils peuvent les solutions qu'on leur a enseignées, mais commettent de graves erreurs de compréhension et de bon sens parce qu'ils ont perdu le sens mathématique.

Une culture intelligente et systématique de ce sens mathématique devrait faire de la masse de nos enfants des mathématiciens émérites, capables de concurrencer quelques-uns des calculateurs prodiges dont il serait si utile de connaître et d'utiliser les procédés.

Dans toutes ces méthodes scolastiques, et tout spécialement pour le calcul, on ne fait pour ainsi dire appel qu'à l'arrière-garde de l'esprit : la mémoire. Or, il y a une antenne de cet esprit, l'imagination, qui part en flèche certes

mais qui survole et englobe d'un trait la réalité. Le bateau prend la haute mer alors que la scolastique, sur la rive, contrôle et mesure les chargements.

« Là où le scientifique énumère et classe, dit Georges Ville (1), avec un objectivisme entêté, l'homme de bon sens introduit le subjectif et choisit. »

Mais la tare des méthodes scolastiques est plus particulièrement sensible pour l'apprentissage des sciences. Les procédés en usage, et dont les manuels scolaires sont l'expression, sont absolument inopérants pour une discipline qui, moins que les autres encore, ne saurait se nourrir de mots.

« Faire appel constamment, dit Payot, aux observations que les élèves ont faites spontanément, de façon à lier l'enseignement à la vie.

« L'enseignement expérimental doit être la pierre angulaire de la physique. Mais il ne faut pas entendre par enseignement expérimental des expériences faites par le maître et auxquelles les élèves assistent comme à quelque tour de prestidigitation. N'est expérimentale qu'une expérience faite par l'élève lui-même. »

Il n'est nullement indispensable d'ailleurs, que l'enfant ou l'adolescent refassent eux-mêmes toutes les expériences pour reconstruire une science qui est l'aboutissement de siècles de recherches et de travaux. Il suffit qu'à la base, l'individu retrouve en lui et par lui-même, les fondements des sciences, qu'il sente, s'il ne peut pas toujours les formuler, les lois qui les sous-tendent, qu'il ait goûté au fruit merveilleux de la création et de la découverte, qu'il ait l'esprit scientifique. Tout le reste viendra par surcroît.

« Nous sommes là, dit encore Georges Ville, dans le domaine de l'intuition qui s'oppose au raisonnement logique. Mais ne minimisons pas pour autant cette précieuse qualité de l'homme, en enlevant tout mérite à celui qui le détient. L'intuition n'est que rarement coup de génie, c'est-à-dire une sorte d'heureux pari avec le hasard, ou un flair supérieur. Ce subtil pressentiment du vrai ou du faux qui caractérise le bon sens résulte en fait d'un cheminement de la pensée, à travers des canaux peut-être inconscients mais cependant bien existants. »

Cet esprit scientifique s'amenuise si l'enseignement vient de l'extérieur jusqu'à disparaître dans les forces vives de l'individu, forces qui agissent toutes, et exclusivement, par tâtonnement expérimental.

Comme on le voit, tout est à reprendre de la base, comme dans une construction dont les assises sont branlantes, ce sont les processus mêmes de la connaissance et de la culture, c'est le tâtonnement expérimental qu'il faut substituer à la scolastique.

C'est l'œuvre profonde à laquelle nous nous sommes attachés.



Je sais que professeurs et instituteurs admettent difficilement cette distinction un peu schématique entre les deux voies du comportement.

L'une a pour elle le prestige d'un passé séculaire et tout l'appareil actuel, administratif, pédagogique, commercial, et donc politique. Il vise naturellement à maintenir ses prérogatives qui, pendant longtemps, sont restées des prérogatives de classe.

L'autre a pour elle le bon sens, la simplicité et l'efficacité. Mais elle a contre elle d'être, pour l'instant, en avant-garde, de déranger les situations

---

(1) Revue *l'Usine nouvelle*.

établies, de secouer les habitudes intellectuelles dépassées et la passivité quasi générale.

Et dans ce domaine aussi les explications sont sans grande portée. Seul compte le tâtonnement expérimental. Il suffit que la graine germe en un point sensible de notre pédagogie, que des réussites s'affirment. Alors, parents et éducateurs inquiets dresseront l'oreille ; ils auront des échos de ces réussites, et un beau jour ils essaieront à leur tour, timidement d'abord, avec assurance au fur et à mesure que l'expérience s'inscrit dans le comportement.

Cette marche en avant est lente, mais elle est irréversible. Quand éducateurs et parents auront retrouvé les profondes lignes de bon sens la révolution pédagogique sera accomplie.

Le noyau constructif est aujourd'hui assez nombreux, assez riche et assez vivace pour que se sentent ébranlées les positions dogmatiques d'un passé qui se survit. Rares sont les instituteurs qui se recommandent de ce passé. Ils s'excusent plutôt de ne pouvoir, pour l'instant, et pour des raisons souvent valables, suivre notre exemple.

Le tâtonnement expérimental exclut le dogmatisme. L'idée nouvelle ne saurait pénétrer de l'extérieur, d'un bloc, dans nos classes. Elle s'insinue et s'insinuera peu à peu dans notre commun comportement jusqu'à apparaître un jour prochain triomphant.

Tous les pas que nous ferons, même timides, dans cette voie, seront une étape vers notre libération pédagogique et psychique.

« *Ce qui, finalement, tend à séparer en deux camps les hommes d'aujourd'hui, ce n'est pas la classe, mais un esprit, — l'esprit de mouvement. Ici, ceux qui voient le Monde à construire comme une demeure confortable ; et là ceux qui ne peuvent l'imaginer que comme une machine à progrès, — ou mieux, comme un organisme en progrès. Ici, l'esprit bourgeois dans son essence, et là les vrais « ouvriers de la Terre », ceux dont on peut aisément prédire que, sans violence ni haine, mais par pur effet de la dominance biologique, ils seront demain le genre humain.* » (1)

\*\*

Il nous restera un autre aspect de la question à examiner : c'est celui de la portée sur le comportement des individus eux-mêmes de la prise de conscience de ce processus général et universel du tâtonnement expérimental. Ce sera l'objet d'une prochaine étude.

Deux thèmes qui, dans une certaine mesure n'en font qu'un, seront présentés et discutés au cours de notre prochain Congrès de l'École Moderne qui se tiendra à Caen, à Pâques prochaines : *l'enseignement du calcul et l'enseignement des sciences.*

Nous avons voulu montrer, par ces aperçus psychologiques préalables, que nous ne nous contenterons pas d'apporter pour chacune de ces disciplines des procédés plus ou moins originaux, des tours de mains, des trucs spectaculaires. C'est la base même de ces enseignements que nous aurons à reconsidérer de façon à bâtir désormais sur le solide et, de là, monter à un rythme insoupçonné vers une culture qui peut être tout à la fois maîtrise et épanouissement.

C. FREINET.

---

(1) Teilhard de Chardin : *L'avenir de l'Homme* (Ed. du Seuil).